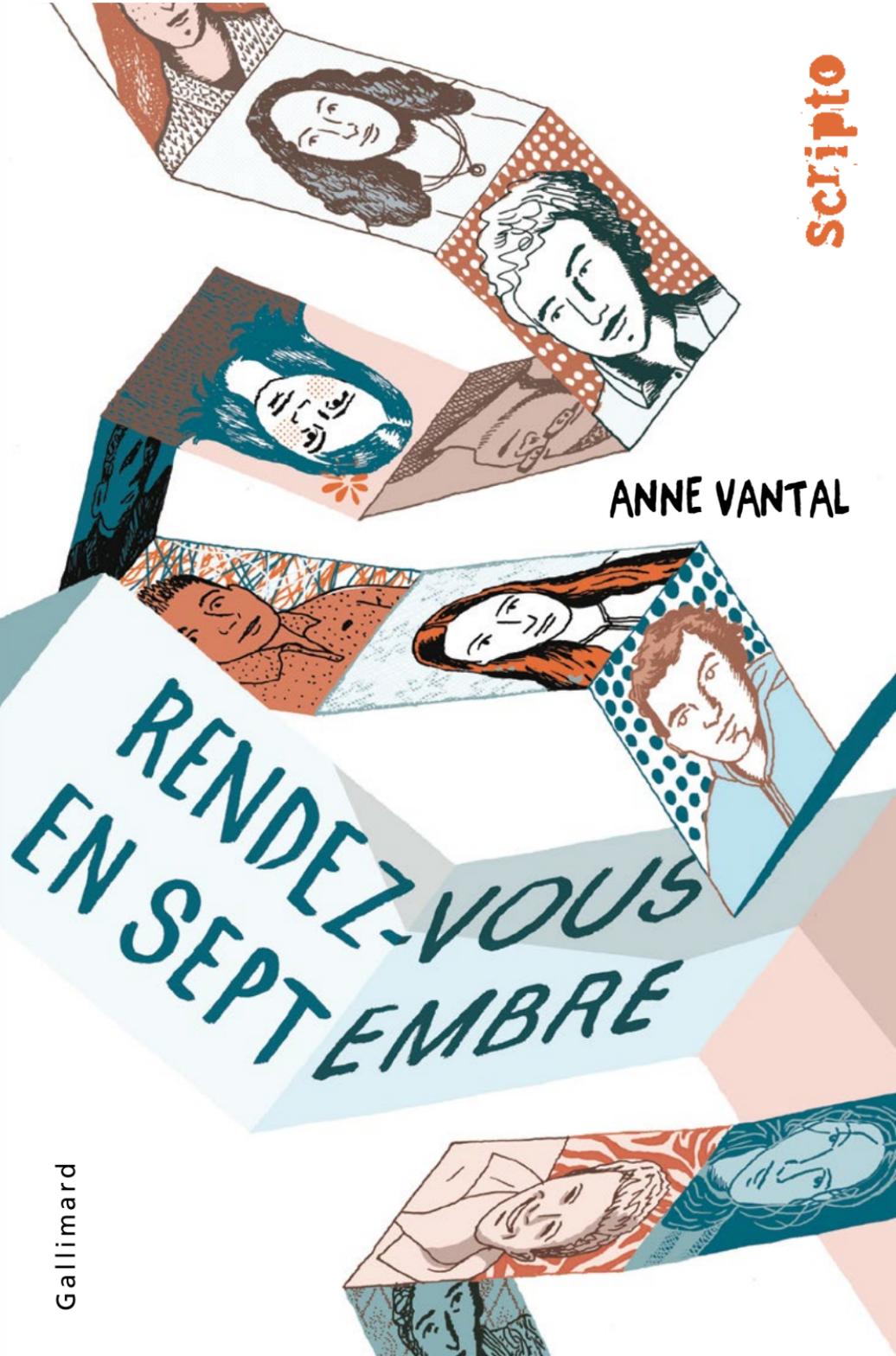


scripto

ANNE VANTAL

RENDEZ-VOUS
EN SEPT
EMBRE

Gallimard



Scripto

À Frédéric

Anne Vantal

RENDEZ-VOUS
EN SEPT EMBRE

Gallimard

Prologue

ENSEMBLE, TOUS

(6 juillet)

Sur la photographie, ils sont tous là.

L'image a été prise à l'issue de cette fameuse soirée, organisée par l'un d'eux, pour fêter tout à la fois leur départ en vacances imminent et la fin de leurs études secondaires.

Sur le cliché, on en compte onze. Onze, comme dans une équipe de football, bien qu'ils n'aient jamais joué ensemble autrement que contraints et forcés par leur enseignant d'éducation physique et sportive. Et encore: s'ils se sont retrouvés dans le même groupe, c'est à contrecœur, le plus souvent.

Tous viennent de quitter la même classe de terminale scientifique d'un lycée tout à fait convenable d'une ville tout à fait ordinaire. Dans cette classe de trente-deux élèves, seuls trois ont échoué au baccalauréat. Ce résultat, supérieur à la moyenne nationale, ajoutera à la réputation de sérieux dont jouit

déjà l'établissement. Mais pas un de ces onze-là ne fait partie des perdants : aucun d'entre eux ne se trouvera dans l'obligation de passer une année supplémentaire au lycée. S'ils ont le sourire sur cette photographie, c'est en partie parce que tous ont, depuis la veille, le bac en poche.

Au moment de la prise de vue, il doit être aux environs de minuit. La scène se situe en plein air, peut-être dans le jardinet d'une maison de banlieue. L'arrière-plan est sombre, bien entendu, mais les onze jeunes gens, bien éclairés par le flash de l'appareil, sont parfaitement visibles. On a utilisé le retardateur, pour permettre à tous de figurer sur le cliché. L'image a été composée comme pour une photo de classe : les plus grands derrière, debout, les autres assis en tailleur au premier plan. De fait, ce sont plutôt les garçons qui apparaissent au deuxième rang : on y reconnaît du premier coup d'œil Thibault, à gauche, puis Adam, Jérémy... Au milieu d'eux se tient Emma, cette longue tige d'un mètre soixante-seize qui, en ce soir de fête, n'a pas hésité à chausser des talons qui la font paraître plus grande encore. Bien plus par exemple que Bastien, son voisin sur la photo, le seul à baisser légèrement la tête au moment du déclenchement et dont, du coup, on distingue moins bien les traits. Quant à Benjamin, on le reconnaît sur la droite, un peu

raide, les mains posées sur le cou de Juliette, avec qui il sort depuis le premier trimestre.

Tous arborent un large sourire. Ils semblent parfaitement heureux. Pourquoi, d'ailleurs, ne le seraient-ils pas? Ils en ont fini avec l'école; ils sont majeurs – à l'exception de deux d'entre eux – et prêts à s'élançer dans la vie. La plupart de ces jeunes gens se considèrent déjà, à tort ou à raison, comme des adultes. Tous ont prévu de poursuivre leurs études l'an prochain, à l'université ou dans des classes préparatoires.

Ils ont leurs rêves et leurs projets. Ils ont leurs attentes, leurs espoirs et leurs inquiétudes. Ils sont jeunes, en bonne santé, et viennent d'un milieu familial qui les a, jusque-là, plutôt protégés et soutenus. Ils sont fiers d'avoir obtenu leur premier vrai diplôme, surtout (comme c'est le cas pour certains) s'ils ont la chance d'avoir récolté une mention.

Oui, ces onze-là, qui s'apprêtent à se séparer pour huit semaines, se sentent des ailes, sans s'aviser qu'ils ne sont pas des anges et que d'ailes, justement, ils sont dépourvus. Mais ils se tiennent droits sur le seuil de leur vie d'adulte, et le relevé de notes qu'on vient de leur remettre, cette *collante* du bac, ressemble à une pichenette destinée à les pousser plus loin. Qu'ils soient ou non excités à l'idée des vacances qui commencent, qu'ils se sentent satisfaits

de la manière dont eux-mêmes, ou leurs parents le plus souvent, les ont organisées, cela a peu d'importance. Ce qui compte, c'est cette soirée d'au revoir qui se termine, peu après minuit, par la prise de cette photographie. Une image que l'on retrouvera, dès le lendemain matin, sur le mur Facebook de la plupart d'entre eux, et qui suscitera commentaires et critiques de leurs nombreux amis.

Quelques minutes plus tard, ils se séparent : ils se sont donné rendez-vous en septembre.

LEILA

(11 juillet)

Cet été, Leila n'ira pas au bled. La famille n'a pas programmé le déplacement rituel jusqu'au hameau perdu de Kabylie dans lequel Leila a passé pratiquement toutes ses vacances d'été depuis la petite enfance. L'Algérie, c'était pourtant le passage obligé pour tous les siens. Mais pas cette année : moins d'argent, peut-être. Et puis Khaled, l'aîné des enfants, cherche du travail depuis des mois ; ce n'est vraiment pas le moment de partir, a dit le père.

Peut-être aussi que l'obligation s'efface, maintenant que la grand-mère de Leila n'est plus là. Elle est morte il y a deux ans, emportée en trois semaines par son cancer du pancréas. Pour la première fois, Leila a vu son père pleurer. Lui qui ne manifestait jamais grand-chose. Lui qui disait toujours « la vieille » en parlant de sa mère, bien qu'elle n'eût pas soixante-cinq ans. Lui qui, au long de l'été, passait

le plus clair de son temps à causer avec les hommes sur la place du village, tandis que Leila et Faddila, ses filles, préparaient la semoule et les légumes avec les femmes. Mais quand la vieille est partie, le père a pleuré, des larmes silencieuses qui traçaient des sillons sur ses joues. Il n'a même pas pu toucher le corps de sa mère : quand il est arrivé au bled, on l'avait déjà mis en terre.

Leila ne veut pas grandir comme Khaled, qui a laissé tomber l'école avant d'avoir son bac. Leila se sait issue de l'immigration, mais pour elle cela ne veut pas dire grand-chose, sinon une chance supplémentaire. Elle parle parfaitement le kabyle et l'arabe, sa mère y a veillé. Pour réciter les sourates elle a appris à lire l'arabe ; elle sait l'écrire aussi, on l'a exigé d'elle. Khaled n'a jamais voulu apprendre. Il a quitté l'école et cherche mollement un emploi. Leila veut se mettre à l'abri. Dès septembre, elle va suivre la préparation au concours d'assistante sociale. Il y aura de quoi faire pour une fille comme elle.

Quant à demeurer tout l'été sans bouger, il n'en a jamais été question. Leila a passé son brevet d'animatrice l'an dernier. Dès janvier, elle a cherché un centre de vacances qui puisse l'employer. Ça n'a pas été facile. Elle a envoyé beaucoup de demandes et essuyé beaucoup de refus. Son jeune âge et son manque d'expérience ne l'ont pas aidée. Leila refuse

de penser que, peut-être, son nom à consonance maghrébine a constitué un obstacle. Elle préfère se persuader que, dans le milieu de l'aide sociale, on ne se préoccupe pas de ça.

Finalement, son obstination s'est révélée payante et, il y a trois jours, elle est arrivée dans ce centre qui l'accueille, comme on le lui avait expliqué par téléphone, des «enfants en difficulté». Leila n'a pas demandé de quel genre de difficulté il était question. Lionel, un animateur qui doit approcher de la trentaine et semble tout connaître, est venu la prendre à la gare. Peut-être pour la mettre à l'aise, il n'a pas cessé de jacasser pendant tout le trajet. «Tu vas voir, c'est intéressant, mais à condition de ne pas avoir peur de taffer.» La voilà prévenue.

La voiture a suivi une petite route en lacets qui se termine en cul-de-sac et Leila a découvert ce qui va devenir son lieu de travail pour les quatre prochaines semaines: une grosse bâtisse plutôt sévère entourée d'un immense terrain. Il était dix-sept heures, Leila a pris ses fonctions à dix-huit heures trente. On l'attendait, a annoncé Jocelyne Ferrandi, la directrice du centre. Pas une minute à perdre, les enfants sont là depuis ce matin, on est débordés, comme toujours.

Leila a fait la connaissance du petit groupe dont elle va s'occuper en priorité. Ils sont quatre: deux

filles, deux garçons. L'un des garçons est cloué dans un fauteuil. Lourdemment handicapé. Leila, qui pèse quarante-huit kilos, devra l'aider pour ses repas et sa toilette. Le garçon, Ivan, vient d'avoir douze ans et paraît en surpoids. Leila essaie de ne pas céder à l'affolement.

L'autre garçon du groupe, Tom, semble avoir huit ou neuf ans. Leila a voulu lui dire bonjour, mais il s'est détourné aussitôt. Tout son corps est agité de tics, de mouvements spasmodiques divers. «Ce n'est rien, a affirmé Jocelyne. Il est nerveux, c'est tout. Et puis autant que tu le saches, Leila : Tom a de bonnes raisons d'être nerveux.» Leila n'a rien demandé de plus.

Les filles, c'est autre chose. Candice, une petite d'allure plutôt douce, a tout de suite pris Leila à part. «Tu m'apprendras à me maquiller?». C'est la seule question qu'elle a posée. Peut-être la seule chose qui l'intéresse.

Mais Leila ne peut s'empêcher d'éprouver un peu d'angoisse lorsqu'elle rencontre la seconde fille du groupe, Jenny. «Jenny a quinze ans», a précisé Jocelyne lors des présentations. Trois ans de moins que moi, a calculé Leila avec un peu d'inquiétude. Jenny ne lui a pas adressé la parole, même pas bonjour. Elle l'a toisée avec arrogance et lui a tourné le dos. «Celle-là est une dure à cuire, mais ça va aller»,

a assuré Jocelyne. Sur chacun des enfants, Leila ne connaît que des bribes d'histoire personnelle. Ivan et Candice vivent dans leur famille. Tom et Jenny ont été placés en foyer d'accueil.

Depuis trois jours, Leila a vécu plus intensément qu'en tout autre moment de sa vie. Elle n'a pas une minute à elle. Lionel lui a montré comment soulever Ivan de son fauteuil, comment lui passer le gilet et les brassards, comment le glisser, tout doucement, dans la piscine où il doit pratiquer des exercices quotidiens. Leila est bonne nageuse, elle l'avait indiqué dans son C.V., c'est l'un des atouts qui ont permis son embauche dans le centre. Elle saute dans l'eau froide auprès d'Ivan et l'aide à se détendre pendant les premières minutes. Puis le psychomotricien prend le relais pendant trois quarts d'heure. Après, Leila doit aider Ivan à se rincer, en le calant bien contre la paroi de la douche de plein air; elle doit faire vite, Ivan pourrait attraper froid. Puis elle le sèche et le rhabille, et Lionel vient l'aider à réinstaller le gros garçon dans son fauteuil. Pendant ce temps-là, heureusement, elle n'a pas à s'occuper des trois autres enfants : Candice et Tom participent chaque matin à une séance de modelage, et Jenny assiste à sa psychothérapie de groupe.

Une ou deux fois, Leila a eu une pensée pour son année de terminale, pour les interminables exercices

de mathématiques et de physique, pour les cours de philosophie, pour l'apprentissage du vocabulaire anglais. Pour tous ces devoirs nécessaires qui n'en finissaient pas et pour toutes les plaintes – «Trop de travail! Trop de travail!» – entendues au fil des mois dans la bouche des élèves. Paradoxalement, c'est pendant ses vacances que Leila comprend réellement ce que «trop de travail» veut dire. Même les soirées ne connaissent pas le répit. Il faut encore prévoir les activités du lendemain, rédiger un court rapport sur les incidents de la journée et faire part aux psychologues et divers thérapeutes des anomalies constatées chez l'un ou l'autre des jeunes pensionnaires. Leila, qui a pourtant grandi dans une cité de banlieue, découvre que l'expression «jeune en difficulté» peut revêtir de multiples significations. Les soirées s'étirent, à commenter les débordements grands et petits qui ont rythmé la journée : cela va de l'insulte sans gravité à l'empoignade sérieuse. Au cours de ces discussions entre adultes, il est beaucoup question de Brendan, un ado qui joue les terreurs et donne bien du fil à retordre à Lionel qui en a la charge. De Jenny, aussi, jugée rétive, récalcitrante, agressive.

Les animateurs, qui bénéficient d'un unique soir de liberté par semaine, n'ont nulle part où aller : le premier village est à huit kilomètres, et de toute manière il n'y a rien à y faire. Alors on se résigne à



Née en 1956, **Anne Vantal** a d'abord travaillé en parallèle pour la presse et pour différentes maisons d'édition. Dans ce cadre, elle a signé des ouvrages documentaires et plusieurs beaux livres sur des sujets très divers.

En 2003, elle décide de se tourner vers la littérature jeunesse et publie *Pourquoi j'ai pas les yeux bleus ?* chez Actes Sud Junior. En 2005, son deuxième roman, *Chère Théo*, est couronné par le prix Sorcières. Depuis, elle explore, au travers de romans destinés aux enfants ou aux adolescents, les thèmes qui lui sont chers – les relations familiales, le rapport à l'identité ou la construction de la personnalité au fil de l'enfance. Elle est également l'auteur de deux pièces de théâtre, dont l'une destinée au jeune public. Mère de trois grands enfants, Anne Vantal vit avec son compagnon entre la Bourgogne et Paris.

Pour les adolescents, elle a publié :

L'ÉCHELLE DE SCOVILLE, éditions Thierry Magnier, 2012

VOIE INTERDITE, Actes Sud Junior, 2011

PEINE MAXIMALE, Actes Sud Junior, 2010

VILLA DES OLIVIERS, Le Seuil Jeunesse, 2009

UN ÉTÉ OUTREMER, Actes Sud Junior, 2006

Cette édition électronique du livre *Rendez-vous en septembre*
d'Anne Vantal a été réalisée le 7 juin 2013
par les [Éditions Gallimard Jeunesse](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en mai 2013 par L.E.G.O. Spa - Lavis (TN)
(ISBN : 978-2-07-065 111-5 Numéro d'édition : 248144).

Code sodis : N54200 – ISBN : 978-2-07-502812-7
Numéro d'édition : 248146